

Ouagadougou

LES LIEUX



Les lieux



24 heures

Parcours dans Ouaga



Les gens

Portraits de Ouagalais

SELECTIONNEZ UN
PARCOURS POUR
COMMENCER

➤ PLASTICIENS
BURKINABES

➤ MÉMOIRES
DE OUAGADOUGOU

➤ MUSIQUES
DU BURKINA



Parcours pédagogique

TV5MONDE

MÉDIATHÈQUE

RESSOURCES

LES PLUS

CRÉDITS

PARTENAIRES

CONTACT



Portraits

Solo Dja Kabaco



Chanteur

A 30 ans, Solo Dja est une étoile montante de la musique de l'Ouest africain. Artiste adulé au Burkina, il vient d'enregistrer en duo avec le grand chanteur malien Ali Farka Touré. Une étape décisive vers la consécration internationale pour ce jeune prodige malvoyant de la chanson.

A l'origine de son succès populaire, il y a une musique qui mêle avec bonheur les sonorités mandingues et folk aux rythmes reggae, salsa, rumba ou zouk. Mais surtout il y a une voix chaude et vibrante exceptionnelle, un véritable don du ciel.

En 1992, au cours du ramadan, cette voix suscite l'émerveillement de la foule lors d'une prestation improvisée. « Je peux faire à la voix les sons d'un clavier, la batterie, la flûte, la trompette et je chante », raconte Solo Dja. De cet instant, il gagne son nom d'artiste Solo Dja Kabaco, « Le phénoménal » en langue dioula.

Solo Dja est un autodidacte inspiré. Pour assumer sa passion inconditionnelle de la musique, il a dû braver l'autorité de son père qui était le muezzin du quartier. Malgré son handicap, il a également refusé de pratiquer la mendicité prônée par l'école coranique et s'est fabriqué lui-même son premier « bois qui chante ». Muni de cet instrument en bois de vène (dans lequel on fabrique les lames de balafons et les koras), il s'est accompagné pour chanter dans les bars et les maquis.

En 1993, un coopérant subjugué lui offre sa première guitare : « elle s'appelle Djamira, je l'ai toujours à la maison », précise Solo.

Dès l'année suivante, il rafle prix et trophées en tous genres : premier prix de la Semaine Nationale de la Culture du Burkina par trois fois – un record ; médaille d'or du Grand Prix National 99 ; Kundé d'or du meilleur artiste 2000 ; Tamani : trophée du meilleur artiste 2003 du Burkina et du Mali.

Parallèlement, il sort en 96 son premier album sur cassette qu'il intitule Burkina cubain ; cinq autres albums vont suivre dont Bitiérou « Les hommes d'aujourd'hui » et M'Makono « Attends-moi », deux immenses triomphes.

Si les paroles de Solo Dja abordent tous les sujets, des plus frivoles aux plus graves, « sauf la politique », souligne l'artiste, l'amour et la paix demeurent ses principaux thèmes d'inspiration.

Au travers des chansons qu'il décline en dioula et en français, Solo rêve de faire connaître son pays en Europe, en Amérique et partout dans le monde. Salut l'artiste !

Kady Somé



Tradipraticienne, herboriste

Dans son entourage, on l'appelle respectueusement tantie Somé. Sous son apparente placidité, tantie Somé mène, comme beaucoup de Burkinabè, une double vie professionnelle trépidante. A la ville, elle travaille comme secrétaire dans un ministère mais chez elle, dans sa maison de la Patte d'Oie, elle consacre l'essentiel de son temps libre, depuis une vingtaine d'années, à la pratique de la médecine traditionnelle. Un savoir qui repose sur des préparations à base de plantes dont elle a patiemment acquis le secret au contact d'autres tradipraticiens (contraction de praticiens traditionnels).

Comment avez-vous été initiée à la médecine traditionnelle ?

« Ma grand-mère qui avait reçu un don de guérisseuse ne m'a transmis aucune de ses connaissances. Mon père, lui, était fonctionnaire en Côte d'Ivoire et j'ai été très jeune au contact de tradipraticiens du Mali, du Niger, de Haute-Volta [l'actuel Burkina] qui séjournèrent en famille pour offrir leurs services aux habitants. J'étais prête à leur rendre avec joie les services qu'ils me demandaient : l'approvisionnement, le lavage et le séchage des plantes ; la fabrication des produits restant sous leur contrôle. A travers eux, j'ai appris à connaître les plantes. En plus je servais souvent d'interprète pour diagnostiquer les maux des patients car certains guérisseurs ne parlaient pas le dioula, le baoulé ou le français.

Comme ça, j'ai acquis la conviction que j'étais prédisposée à être détentrice de cette médecine africaine. »

De quels maux souffrent le plus fréquemment vos patients ?

« Ces maux sont nombreux. Généralement, je vois des problèmes hépatiques liés au palu, à la fièvre typhoïde, à la jaunisse. Il y a aussi du diabète, des infections urinaires, des maux de reins, des diarrhées, des problèmes de mauvaise haleine... »

Pourquoi les gens ont-ils recours à vos services ?

« Actuellement la population tend à aller vers la médecine traditionnelle parce qu'elle est devenue plus efficace. Moi je connais vraiment les principes actifs et les propriétés des plantes que je donne.

La médecine traditionnelle peut aussi combler des insuffisances de la médecine moderne. Par exemple il y a ce qu'on appelle 'koko', ce sont les hémorroïdes qui sont surtout liées à l'alimentation épicée et pimentée. Quand on traite ça avec la médecine des Blancs, on ne soigne que les manifestations externes. Ce qui est interne, les ballonnements, les constipations n'est pas soigné. Ça, nous le faisons. »

Comment se déroule une consultation ?

« La plupart des gens viennent par le bouche à oreille. Ils m'expliquent leurs problèmes. Souvent je fais le diagnostic et je donne le produit sur place. Tant que je ne suis pas là, personne n'est autorisé à donner un produit. Moi je peux expliquer et guérir moralement la personne. Si quelqu'un ne me voit pas, il n'est pas content, ça ne le soulage pas. Comme j'ai un portable, les gens m'appellent et on se donne rendez-vous.

Si le cas est compliqué, je cogite toute la nuit et le patient revient le lendemain pour que je lui donne une préparation souvent accompagnée d'un régime, d'un repos ou d'un massage. »

Vous soulagez donc les maux du corps et de l'esprit ?

« Oui, c'est une combinaison de connaissances et de pratiques qui permettent de trouver une solution physique et morale aux maladies. Par exemple, je soigne les problèmes de stérilité chez les hommes et chez les femmes et donc les relations qui vont avec. Je propose aussi des protections contre l'empoisonnement, des produits de la chance et des "cure-dents des affaires" qui permettent d'être

éloquents. »

Quels sont vos honoraires ?

« Les malades payent entre 500 et 1 000 francs CFA [1,50 euros] la consultation. Pour les démunis, je laisse le tarif à leur appréciation. Si la personne va mieux, elle me fera un cadeau ou elle viendra me donner un coup de main pour me remercier. »

On dit qu'il y a beaucoup de charlatans.

« Quand on parle de santé, on a la vie du malade en main ; on ne doit pas jouer avec ça. Il faut que le tradipraticien soit bon. Les gens viennent à moi parce qu'ils ont confiance et que je suis sur place. Je ne peux pas fuir. »

Vous êtes herboriste et vous habitez Ouaga, alors comment faites-vous ?

« Cette capitale se développe et la brousse recule mais je peux toujours me ravitailler sur la place du marché. Pour certaines plantes, je dois faire la cueillette moi-même à des moments propices pour leurs principes actifs. Les plantes qu'on ne trouve pas sur le plateau central, comme la poudre de Fagara qui combat la drépanocytose [une maladie du sang], me sont envoyées par des correspondants au village ou des parents. »

Pensez-vous transmettre votre savoir ?

« J'ai tout ça en tête mais j'ai créé une association de femmes 'Si-Sasa' qui signifie 'Longue vie' en langue samo. Je ne leur transmets pas tout mon savoir mais je les aide à soigner les petits enfants, car il n'y a rien de plus injuste que les maladies infantiles. Je prends aussi des notes pour mes enfants. Nul ne reste sur terre. Pour l'instant, ils sont étudiants donc j'écris pour eux. »

Le souci de tantie Somé de coucher son savoir par écrit rejoint l'effort entrepris par le gouvernement burkinabè pour créer un annuaire national des tradipraticiens et faire la promotion de la pharmacopée traditionnelle.

Benjamine Doamba



Journaliste et présentatrice télé

Benjamine Doamba est une professionnelle de l'information chevronnée. Cette personnalité du petit écran est présentatrice du journal télévisé sur la chaîne nationale et animatrice du magazine mensuel « Témoignage au féminin ».

En 2004, elle s'est vu décerner le prix Galian – l'équivalent du Pulitzer – dans la catégorie grand reporter, pour un document consacré à la situation alimentaire des femmes du Sahel.

La présentation des actualités sur l'antenne de la Télévision nationale (RTB) est une mission quotidienne dont elle s'acquitte admirablement. Si bien qu'elle s'est imposée parmi les titulaires de la grande édition du 20h00.

Cette consécration est l'aboutissement logique d'une longue carrière à la RTB débutée en 1982 comme télé-speakerine.

« Il y a eu un concours d'élocution pour ce poste et j'ai été choisie, se souvient-elle. J'ai toujours aimé m'exprimer en public. »

S'en suivront des années de reportages remarquables avant d'accéder pour la première fois à la présentation du journal du soir.

Le journalisme est sa vocation. Son grand cheval de bataille sera la cause féminine. A partir de 1996, Benjamine Doamba lance un magazine mensuel, « Témoignage au féminin », dont elle anime les débats.

Dans cette émission, elle aborde la condition de ses concitoyennes sous tous les angles : scolarisation, santé, lutte contre le Sida, travail en milieu rural, nomadisme, rôle politique, droits...

Chacun de ces numéros peut être vu comme un voyage au Pays des femmes remarquables.

Désormais Benjamine Doamba envisage de s'investir davantage sur le terrain politique et juridique pour la défense des droits des femmes. Aux côtés d'un groupe d'amies, elle a déjà constitué le « Réseau des Associations Féminines et ONG Partenaires de l'UNESCO ». Mais comme elle le reconnaît lucidement : « Chaque fois que l'on commence à faire une association pour les droits des femmes, cela ne veut-il pas dire que ces droits ne sont pas respectés ? »

Boubakar Diallo



Journaliste satiriste et réalisateur

« Petit à petit, on reste petit », dit un proverbe maison. C'est pourquoi Boubakar Diallo a pris la ferme résolution de foncer dans la vie.

Parti de rien ou presque, il fonde en 1991 Le Journal du Jeudi, le « JJ », le seul « hebdomadaire » satirique du pays. Un succès. Suivront, dix ans plus tard, deux autres publications aux fortunes diverses : le quotidien 24 heures et le mensuel satirique panafricain Le Marabout.

Qu'à cela ne tienne, infatigable travailleur, il publie deux romans policiers et quelques nouvelles, concocte des scénarios de films et passe finalement à la réalisation de longs métrages en 2004. « Et en plus je suis un autodidacte », aime-t-il ironiser.

« Bouba », comme l'appellent familièrement ses amis, est un homme de plume et d'action... « La seule chose que je sais vraiment faire, c'est écrire », reconnaît-il. Editorialiste sans « peur et sans reproche », il s'est fait le champion de l'irrévérence et de la drôlerie. Nul puissant du Faso, d'Afrique ou d'ailleurs n'échappe aux railleries du JJ.

C'est pourtant la passion du 7ème art qui fait vibrer aujourd'hui le trublion de la presse. Un domaine où il pourrait rapidement se faire un nom grâce à la sortie d'une trilogie inédite : un polar, Traque à Ouaga, une comédie musicale, Safia, et un thriller politique, Code Phoenix. Une production en numérique léger, sorte de nouvelle vague afro, qui a tout de suite rencontré son public.

Entretien sans amulette, ni grigri...quoique...

La double casquette de patron de presse et de réalisateur ne pèse-t-elle pas trop sur une seule tête ?

« L'équipe du JJ est maintenant bien rodée ce qui me permet de faire ce que j'ai toujours rêvé de faire, c'est-à-dire du cinéma. »

Quel a été le déclic pour passer de l'écriture à la caméra ?

« Un de mes scénarios a été adapté en série télé. Je me suis senti frustré en suivant son tournage. D'où l'envie de faire les choses par moi-même. Non pas que je pense être meilleur, mais parce que ce que j'ai envie de raconter avec une caméra est différent de ce que les cinéastes ont l'habitude de faire ici. »

On fait un film pour donner rendez-vous ...

« Quand j'ai fait mon premier film, Traque à Ouaga, mon souci était de répondre aux attentes du public africain en lui proposant un nouveau type d'émotions. J'ai fait un polar africain. »

Pourtant il y a peu de références au polar dans la production africaine ?

« Justement, il y a un créneau à prendre et puis ça correspond à un besoin du public et à l'émergence d'une culture urbaine. On peut facilement mettre une couleur locale dans le polar. Par exemple, si un flic veut appeler le commissariat avec son cellulaire quand ça chauffe et qu'une voix lui répond 'par suite d'encombrements votre appel ne peut pas passer...', tout le monde sait que c'est chez nous, et les Ouagalais sont pliés de rire...

En tout cas j'ai réussi à faire la démonstration qu'on peut faire des choses qui bougent et qui changent du cinéma calebasse. Vous savez la sempiternelle histoire du village, avec la case, le bonhomme sur son âne etc. Les jeunes ne se reconnaissent pas dans ce rythme là. Ce n'est pas que ce cinéma soit mauvais mais il est de moins en moins en phase avec eux. Et quand je dis ça, je n'ai rien contre la campagne puisque j'ai aussi écrit un scénario avec meurtre en série au village.»

Où trouvez-vous le financement dans cette période de marasme ?
« Je n'ai pas un nom dans le milieu. Inutile d'attendre d'hypothétiques subventions. J'ai donc démarché des patrons d'entreprises pour qu'ils misent sur mon projet. En contrepartie je leur ai donné une visibilité dans les scènes de mon film. Au final, on a fait ce film avec 20 millions CFA [30 000 euros] pour trois semaines de tournage et quatre semaines de mixage. Et c'est rentable.
L'objectif est pour moi de poursuivre l'aventure et de présenter mes films au Fespaco. »

N'en déplaise aux puristes du 7ème art, voilà une énergie créatrice bien prometteuse.

Paul Ismaël Ouédraogo



“Papa des Maisons TV5“

Paul Ismaël Ouédraogo est un ardent promoteur de la francophonie dont il est Secrétaire général des instances burkinabè. A ce titre, il a été en charge de l'organisation et de la tenue du Xè Sommet de Ouagadougou, en novembre 2004.

Cet homme de communication aguerri peut également se prévaloir d'être le « papa » des Maisons TV5 : un projet de diffusion publique sur grand écran de la chaîne francophone mondiale qui connaît un essor phénoménal au Burkina Faso et en Afrique de l'Ouest.

Paul Ismaël Ouédraogo se réjouit du succès de son concept : « Les Maisons TV5 font un tabac partout au Burkina et elles font aujourd'hui littéralement partie du paysage, au même titre que le stade ou la poste. »

Ces Maisons accueillent le public pour suivre les programmes francophones dans des conditions techniques optimisées - grand écran, réception satellitaire, magnétoscopes, DVD... Autre point fort, elles sont pourvues de stands de restauration, de tables, de chaises et d'une buvette qui les rendent très attractives.

« Quand on veut vivre de manière conviviale l'actualité, c'est à TV5 ; sitôt qu'il y a de grands événements médiatiques, ça ne désemplit pas », renchérit M. Ouédraogo.

Un engouement populaire qui devient carrément délirant les soirs de match de football. L'affluence est telle que non seulement les places assises sont prises d'assaut mais la foule des spectateurs massée sur les pourtours finit souvent par envahir la chaussée. Le spectacle est aussi dans la rue.

La première Maison TV5 a été inaugurée en février 2001 à l'occasion du Fespaco (Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou). Elle a ouvert ses portes sur l'avenue N'Krumah, une artère très passante de la capitale.

L'idée de Paul Ismaël Ouédraogo était de renouer avec l'expérience des radios publiques dont il avait la gestion dans les années 70 alors qu'il dirigeait la RTB (Radiodiffusion Télévision du Burkina).

« Quand la radio n'était pas à la portée de tous, nous avons fait des points d'écoute dans les quartiers et les gens se retrouvaient là autour d'un poste, se souvient-il. J'ai réitéré et réactualisé ce concept avec le concours de TV5. »

La valeur ajoutée du projet est évidente. Pour les Burkinabè, ces lieux de rencontres et d'échanges sont une vitrine ouverte sur les images du monde ; un moyen privilégié de connaître et de s'informer à l'heure de la mondialisation. Pour TV5, cette implication correspond à une politique de proximité chère à la chaîne.

Le fonctionnement des Maisons est simple. « Tout projet que nous mettons en route doit être autosuffisant, explique le père fondateur. Les recettes proviennent de la consommation – un Fanta ou une brochette – participation symbolique que nous demandons pour pouvoir profiter d'une place assise. »

Ces structures font ainsi travailler une équipe d'une quinzaine de personnes : un gestionnaire, des cuisiniers, des serveurs et des gardiens.

Pour chaque nouveau site un emplacement est déterminé par les autorités locales en accord avec la Commission nationale de la Francophonie (CNF). Et c'est la CNF qui, par le truchement de M. Ouédraogo, trouve les parrainages financiers nécessaires à l'achat de l'équipement des lieux, TV5 apportant son soutien promotionnel et parfois financier.

Le Xè Sommet de Ouagadougou a été un formidable coup d'accélérateur pour l'ouverture des Maisons TV5 puisque la capitale en compte désormais cinq contre deux en 2001. La plus grande d'entre elles, un don du Vietnam, ayant été inaugurée pour

l'occasion dans le quartier populaire de Cissin.

En province, après les maisons de Bobo-Dioulasso et Ziniaré, d'autres maisons ont vu le jour à Dori, Zorgho, Rollo, Fada N'Gourma... Celles-ci sont désormais jumelées avec les centres de lecture et d'animation culturelle (CLAC), ce qui accentue leur mission pédagogique.

L'objectif est à terme de doter chaque chef-lieu de province de ce type de lieu d'échanges, de savoir et de distraction.

« Notre exemple crée aussi des vocations dans la sous-région. Huit pays se sont ouvertement déclarés intéressés et deux d'entre eux, le Bénin et le Sénégal, ont déjà franchi le pas », s'enthousiasme une fois de plus Paul Ismaël Ouédraogo.

P. Yaméogo et J. Kpobly



L'art du cinéma

Pierre Yaméogo tourne en extérieur dans le village de Kienfangué, à une vingtaine de kilomètres au sud de Ouagadougou. Il profite du cadre verdoyant et de la lumière transparente de cet fin d'hivernage pour « mettre en boîte » la scène finale de son prochain long métrage consacré aux « mangeuses d'âmes », ces femmes accusées de sorcellerie et chassées de leur village.

Pour se lancer dans cette nouvelle aventure, le réalisateur burkinabè a une fois de plus fait appel à son vieux complice Joseph Kpobly, un Béninois considéré de l'avis unanime comme le plus grand chef décorateur du cinéma africain.

Fidèle à son approche directe de la réalité africaine, Pierre Yaméogo met un coup de projecteur sur les ravages causés par les accusations en sorcellerie dans les communautés villageoises. Dans ces sociétés traditionnelles, la mort n'arrive jamais par hasard et ne demande qu'à trouver un bouc émissaire. En l'occurrence, la personne la plus faible : la veuve délaissée par ses enfants ou, comme dans son scénario, la femme qui peut révéler les turpitudes du mari qui a commis l'inceste. Une terrible situation qui contraint l'épouse comme des centaines d'autres femmes à s'exiler vers les centres d'accueil surpeuplés de la capitale.

« C'est une des tares de nos sociétés que le film essaye de montrer pour que les spectateurs en prennent conscience », commente Joseph Kpobly.

Révéler les excès de la tradition en pointant une croyance rétrograde mais très répandue, la sorcellerie, est une entreprise délicate. Surtout si l'on ne veut pas tomber dans les travers du « film calebasse », c'est-à-dire dans la reconstitution de la vie au village façon carte postale exotique.

C'est là qu'intervient « le vrai travail d'équipe qui manque souvent au cinéma africain », reconnaît Pierre Yameogo.

Il faut que le chef décorateur travaille en symbiose avec le réalisateur pour rester dans la justesse et la nuance. « J'essaye donc d'être le premier complice du réalisateur pour traduire au plus près ses intentions, explique Joseph Kpobly. Mon rôle est d'intervenir avec des données artistiques et techniques pour que le résultat final épouse sa vision des scènes. »

Et il faut être très inventif pour donner le maximum d'illusion sans débauche de moyens.

Pour les besoins du tournage, Joseph Kpobly a ainsi dû reconstituer trois tableaux au cœur du village.

Le premier est l'arbre à palabres moderne, paré de postes de radio, sous lequel des villageois incrédules apprennent l'arrivée imminente d'une épidémie de méningite qui tue les enfants. Tandis que dans le secret de la case, un père vient de commettre l'inceste – un individu viole l'ordre et la communauté est frappée.

Le deuxième tableau représente le lieu sacré où règne l'esprit des Ancêtres. Cet esprit est censé diriger la désignation de la sorcière qui par un stratagème de l'homme incestueux n'est autre que sa propre femme, celle qui pourrait parler. « Si les profondeurs occultes de la croyance animiste sont ici évoquées, aucun des symboles divinatoires n'a été sacralisé, nous n'avons que l'artifice du décor », rassure le chef déco.

Pour le troisième tableau, un cimetière factice de plusieurs centaines de tombes, créé à l'extérieur du village pour une scène de deuil, il a fallu longuement palabrer avec les villageois qui avaient pris peur et détruire ce décor aussitôt après. Même le préfet qui passait par là s'était inquiété d'une nouvelle catastrophe. Quand la magie du cinéma devient plus forte que le réel...

« Finalement, le chef décorateur est le premier créateur de l'image du film. Il a en charge de matérialiser l'espace de mise en scène que

s'approprié le réalisateur », conclut de sa voix calme Joseph Kpobly.

Les deux compères en sont à leur quatrième réalisation commune : trois longs métrages dont Mon Blanc et moi (2002) et un documentaire-souvenir sur le XX^e rassemblement mondial des scouts en Thaïlande Partageons notre monde, Partageons nos cultures(2003).

Et parce que l'amitié n'a pas de prix, en 2003, Joseph a pu se rendre à Ouagadougou pour recevoir le prix du meilleur décor de film du Fespaco grâce à l'aide de son ami Pierre.

Aminata Diallo-Glez



Comédienne et productrice

Elle est devenue la coqueluche du petit écran en interprétant le rôle-titre de « Kadi Jolie », une série 100 % made in Ouaga. Grâce au succès de cette production maison, le beau visage d'Aminata, alias Kadi Jolie, s'est exporté aux quatre coins de l'Afrique.

Surfant sur la vague, l'actrice-productrice a mis en chantier une nouvelle sitcom drôlatique, « Trois hommes, un village », qui s'annonce tout aussi irrésistible.

La trentaine épanouie et le rire tonitruant, Kadi incarne l'insouciance et la bonne humeur. Malgré son âge, Kadi est toujours célibataire et sans enfant. Loin de vivre cela comme une malédiction, elle a décidé, avec son amie Nora, d'en faire voir de toutes les couleurs aux hommes. Car ce qu'elles cherchent c'est un vrai mari.

« On voulait que les gens s'évadent un peu des soucis du quotidien. Juste les détendre dix minutes, le temps d'un épisode », explique son interprète.

La turbulente Kadi a été immédiatement adoptée dans tous les foyers burkinabè, même si certains messieurs ont cherché à ironiser sur le fait qu'elle montait la tête aux femmes. « C'est vrai, Kadi n'a pas la langue dans sa poche, ce n'est pas une femme soumise », reconnaît Aminata.

Et pour la première fois, une femme tenait le rôle principal ; une idée originale de Boubacar Diallo mise en scène par Idrissa Ouédraogo.

Sous la direction du chevronné réalisateur, l'équipe du tournage a travaillé sans scénario préétabli, simplement en improvisant sur un thème donné. Résultat, bon nombre de fous rires et une production légère en format vidéo et en décors naturels qui déménage !

Grâce à sa proximité et à sa bonne humeur, la série à petits moyens est ainsi parvenue à supplanter les telenovelas sud-américaines qui tenaient jusqu'alors les téléspectateurs burkinabè en haleine.

Aminata Diallo-Glez, que l'on surnomme Mimi, est une femme de conviction. Dès le lancement de « Kadi Jolie » en 1999, elle a créé sa propre société de production, Jovial' Productions. Une façon pour Mimi de poursuivre l'aventure en restant maître de son destin. Preuve qu'elle est aussi indépendante à la ville qu'à l'écran.

Sylvain Tondé



Coureur cycliste

Sylvain Tondé a connu l'honneur et la joie de défendre les couleurs de l'équipe nationale dans le Tour du Faso. Au « Pays des hommes intègres », être sélectionné dans les Etalons cyclistes pour participer à la plus grande course internationale du continent africain est un vrai titre de gloire. Le vélo est, après le football-roi, la seconde passion sportive des Burkinabè.

Sylvain Tondé est définitivement entré dans le cœur des Burkinabè et dans la légende du Faso en 1993, au cours de l'étape Ouaga-Ouahigouya ; une étape longue de 165 km. Ce jour-là, au 30è kilomètre, il est parti à la bagarre pour le premier sprint bonificateur. « J'ai vu que le peloton ne réagissait pas, alors j'ai continué à appuyer », se souvient-il l'œil brillant. Au prix d'un effort héroïque de 135 km, il conduit l'échappée solitaire jusqu'à l'arrivée. « Quand il a franchi la ligne, il était totalement épuisé ; il était allé au bout de lui-même, rappelle Idrissa Kaboré, son ancien entraîneur. Mais dans le public et dans la tribune officielle, c'était une ambiance de folie ! »

Le coureur de Ouaga peut également s'honorer d'avoir accroché à son palmarès un double titre de vice-champion national en 1995 et en 1997.

Il fait partie de cette génération de rêve qui a vu éclore les plus grands champions burkinabè : Saïdou Sanfo, Laurent Zongo, Karim Yameogo, Abdoulaye Ouédraogo... Comme eux, il a bénéficié de l'encadrement de l'école nationale de cyclisme créée en 1988, au lendemain de la première édition du Tour du Faso.

A 16 ans, il a été remarqué dans la course des Lycées de la capitale – une course de « vélos ordinaires ». Vainqueur sur plus de 800 participants, il gagne le droit d'intégrer l'école de cyclisme. « A l'époque, on s'entraînait tous les soirs au Stade du 4 Août, explique le champion. Sur soixante gars dans ma promotion, vingt-trois sont devenus coureurs. »

Le reste, il l'a conquis par son travail, son talent et son courage comme en attestent les cicatrices qui couvrent ses jambes. C'est que la piste et les routes sont parfois très cassantes au Burkina. Et en plus, comme partout en Afrique, il faut savoir conjurer le wak, le maléfice. « Sinon tu peux même oublier de te réveiller pour compétir », confesse Sylvain Tondé qui en a fait, par deux fois, l'amère expérience.

A 31 ans, il envisage sereinement de mettre un terme à une carrière sportive bien remplie. Mais renoncer à la compétition de haut niveau ne veut pas dire se couper du milieu cycliste. Son souhait le plus cher serait de monter un centre pour préparer les jeunes talents à l'élite. Sa façon à lui de passer aux nouvelles générations son amour de la petite reine et son métier de la course.

Compétir : terme burkinabè courant pour « participer à une compétition ».



24 heures

09h00 La tornade verte



Mission accomplie pour les femmes de l'équipe 24 : de la barrière de l'aéroport aux jardins de la Maison TV5 la route a été balayée et dépoussiérée. Tous les deux jours, de 5h à 9h du matin, plusieurs centaines de balayeurs, vêtues de blouses vertes, arpentent ainsi les grands axes de la ville pour faire la guerre au sable et aux petits débris. Un combat qui devient homérique quand souffle l'Harmattan.

Grâce à cette « brigade verte », créée par le maire, Simon Compaoré, Ouaga peut tenir son standing international.

09h30 Tiercé & quinté gagnants



La fièvre monte, il ne reste qu'une demi-heure avant la clôture des paris. Moussa relit une dernière fois à voix haute les pronostics du Journal Hippique : « Katba de Cossaye, notre favori, devrait s'acquitter de sa tâche. Désert Plus tentera de profiter de sa grande forme pour lui barrer le chemin de la victoire. Prince Dolois, King's Mat, Sac à Puces, s'annoncent également très compétitifs pour ce quinté de l'hippodrome de Saint-Cloud. » Gagner sur l'hippodrome de Saint-Cloud, à Paris, s'il vous plaît, ça peut rapporter gros : 48 000 euros pour 2100 mètres de course. De quoi, d'une encolure, devenir millionnaire en francs CFA !

14h30 Pour qui sonne le Wou



Un long coup de sirène lancé du beffroi de la mairie retentit à travers les quartiers du centre-ville. Bien connu de tous les Ouagalais, il signale aux fonctionnaires la reprise du service dans une demi-heure.

Il sera suivi d'une nouvelle sonnerie à 17h30, une demi-heure avant la sortie des administrations. Ainsi, quatre coups de sonneries auront ponctué la journée au rythme des horaires de bureau : 6h30, 12h30, 14h30, 17h30.

Le système a été instauré à l'indépendance à une époque où peu de gens possédaient une montre. Il a été maintenu pour s'assurer de la ponctualité du personnel. Comme dit l'homme de la rue : « si tu entends la sonnerie depuis ta maison, c'est que tu es déjà en retard ! »

16h00 Faire le plein d'unités



Le soleil tape toujours fort sur l'avenue N'Krumah. Issouf vient de vendre une carte téléphonique prépayée à 5 000 francs CFA. Dessus, il va empocher une commission de 300 francs CFA, (45 centimes d'euros). « Les bons jours, je peux vendre 30 000 francs de cartes », explique l'adolescent. 30 000 qui lui rapporteront 1500 francs CFA à la fin de la journée ; une honnête somme.

Avec son ami Jean, il chasse le client de 7 heures à 20 heures. Postés à un carrefour, ils agitent leurs panneaux et courent chaque fois qu'un véhicule s'arrête. Ils sont comme eux des milliers en ville à gagner leur pain grâce au boom du téléphone mobile.

06h30 Le faux départ du Mogho Naba



Immuablement, tous les vendredis matin, se joue une scène capitale pour le peuple moaga, la principale ethnie du Burkina. Au petit jour, les chefs de villages environnants, les hauts dignitaires du royaume, et de nombreux sujets ont convergé vers le palais du Mogho Naba, l'empereur des Mossé.

Un coup de canon détonne et le Mogho Naba apparaît hors les murs par une petite porte, vêtu de rouge. Face à lui, au centre de l'esplanade, son cheval sellé et richement harnaché l'attend pour guerroyer. Le départ est imminent. C'est alors que les Anciens et les Sages de la cour s'avancent vers leur roi et le supplient de renoncer à son projet belliqueux. Le Mogho se retire un court instant dans le palais puis réapparaît par une autre porte, de blanc vêtu : la guerre n'aura pas lieu. Un second coup de canon salue la décision. S'ensuivent les hommages de l'assemblée envers le souverain qui regagne l'enceinte du palais tandis que l'assistance rassérénée vide progressivement les lieux.

07h30 Un instant fort de café



Le café soluble est très populaire. Les Ouagalais en raffolent. Ils le prennent très sucré et souvent arrosé de lait concentré. Ce café est vendu aux quatre coins des rues dans les buvettes et par des vendeurs ambulants. A 75 francs CFA la tasse, (10 centimes d'euros), c'est un petit plaisir quotidien qui ne se refuse pas.

08h30 L'express Ouaga-Abidjan



Les voyageurs ont embarqué rapidement sans grandes effusions. Certains venus de la campagne et des villages alentours avaient même passé la nuit en gare. C'est qu'il ne part que trois trains par semaine pour Abidjan - les mardis, jeudis et samedis - alors pas question de rater le départ.

A bord les passagers s'arment de patience et quelques-uns somnolent déjà. Il ne faudra pas moins d'une trentaine d'heures pour rallier la capitale ivoirienne, à 1200 km de là. En partant à 8h30 on peut donc espérer arriver vers 16h le lendemain. Toutefois le périple s'animera lors des innombrables arrêts en gare quand des centaines de petites marchandes et de camelots envahiront les quais pour proposer aux voyageurs victuailles ou produits de l'artisanat local.

10h30 J'ai du bon dolo dans ma dolotière



Le dolo ou bière de mil rouge qui se boit dans desalebasses est le breuvage national. Symbole de convivialité et d'hospitalité, il se consomme particulièrement les jours de marché et à l'occasion des mariages et des grandes cérémonies. Aussi, pour que tout le monde soit de la fête, on recueille également le « premier jus » non alcoolisé du dolo que l'on réserve aux convives musulmans, aux femmes enceintes et aux enfants.

11h00 Le passage du bac



Samuel a pris place à l'avant de l'embarcation. Il transporte un sac bourré de marchandises achetées dans le quartier de Larlé, qu'il va revendre à Tanghin, sur la rive nord. La traversée en pirogue s'effectue en un quart d'heure à un tarif déifiant toute concurrence puisqu'elle ne coûte que 100 francs CFA (0,15 euros). Une aubaine pour le petit commerce.

12h00 Autour du Rood Woko



Qu'il soit ouvert ou fermé, c'est toujours la cohue aux abords du Rood Woko, le grand marché de Ouaga. Les rues adjacentes sont engorgées par une foule de livreurs, de porte-faix, de marchands ambulants et de clients qui négocient devant les étals. C'est une vraie termitière et le Rood Woko porte bien son nom : « Tourner à n'en pas finir ».

13h00 De l'ombre, enfin de l'ombre !



Alors qu'un soleil de plomb écrase les larges avenues de la ville et que les gosiers se dessèchent, qu'il fait bon paresser sous le couvert des magnifiques caillcédrats touffus du parc Bangr Weoogo.

15h00 Ouaga 2 roues



« Ouaga sans char, c'est la galère », dit une chanson célèbre. Ici, dans le langage populaire, un char c'est une moto, une mobylette.

Le char est après le vélo le moyen de locomotion le plus abordable ; la voiture du Burkinabè en somme. Ne pas en avoir dans une ville aussi étendue est une malédiction.

Quant à la panne, c'est bien moins terrible. A chaque coin de rue, on trouve un ingénieur réparateur prêt à intervenir, comme Abel.

Son atelier, installé sur l'avenue Bassawarga, ne chôme pas. Et pour répondre à tous les problèmes chroniques de santé des deux temps fumants et pétaradants, il est ouvert 7 jours sur 7, de 7h00 à 23h00.

17h00 Une course sur le goudron en taxi vert



Rasmané a mis une lampée de pétrole dans son taxi vert. Il attend maintenant le client pour reprendre « sa ligne » entre le rond-point des Nations-Unies et la zone industrielle de Kossodo, « c'est vers le Silmandé, à trois kilos [kilomètres] », précise-t-il.

Les taxis verts que l'on distingue des taxis compteurs pratiquent des tarifs imbattables : 200 francs en ville, sur le goudron [la route bitumée]. Mais, afin de rentabiliser la course, le chauffeur peut embarquer six passagers.

18h00 Rendez-vous électronique



C'est l'heure de pointe, on se rue au cybercafé Unicom sur l'avenue de l'Armée, secteur 3. La quarantaine de machines est prise d'assaut par une foule d'internautes avides de surf. Au palmarès des centres d'intérêts des Ouagalais, il y a : le courrier électronique pour la correspondance personnelle et les rencontres ; la recherche d'écoles, de formation ou d'emploi ; les opportunités d'affaires.

Ce « cyber » a de solides arguments pour fidéliser sa clientèle. Il propose une connexion à 256 kb/s sur des machines et des logiciels récents. Les services de gravure des Cd et de copie des images sont gratuits et ses tarifs sont très attractifs : le forfait de 20 heures de connexion est à 5 500 francs CFA, (8,40 euros).

Papaye sur le gâteau, le cyber organise des formations de bureautique, d'informatique et de langues. Un exemple à suivre.

19h00 Y a un poulet dans ma télé



Le poulet est un plat incontournable de la cuisine burkinabè. Cuit à la broche derrière les vitres des rôtissoires modernes, il a gagné le surnom de « poulet télévision ». Un sobriquet de plus pour ce volative qu'on appelle aussi « poulet bicyclette » quand il se promène à l'état sauvage, sa course évoquant irrésistiblement celle d'un coureur cycliste.

20h00 La passion du 7^e art



Les cinéphiles se pressent à la première séance du soir au cinéma Burkina. Situé à mi-chemin entre le marché central et l'avenue N'Krumah, ce fleuron du 7^e art est animé de main de maître par le réalisateur Idrissa Ouédraogo.

21h30 Tango-tango



Question aux gastronomes : de la bière de mil ou de houblon, laquelle relève le mieux le goût des brochettes pimentées ? Ces deux là, à l'évidence, ont fait leur choix : deux bières locales bien fraîches, des SO.B.BRA s'il vous plaît.

23h00 "Maquiser" à Ouaga



Nuit chaude dans le quartier de Dapoya. Au micro, le DJ de la « Pharmacie de garde » chauffe les clients et les danseurs « ambient » sur la piste. La température monte d'un cran.

Un joyeux drille raconte à ses amis qu'il va inventer un pantalon réfrigéré déclenchant les rires et les poignées de mains de connivence.

Le réseau de maquis de Ouaga est immense et changeant. Les Ouagalais préfèrent ces lieux aux boîtes de nuit pour leur convivialité, leurs prix et leur spontanéité.



Visite virtuelle

La zone du bois



Entre retenues d'eau, marigots et forêt, la zone du bois est le poumon vert de la capitale. Pourtant cette zone humide vitale est depuis longtemps agressée par l'explosion démographique et l'expansion de la métropole. Ses maux sont connus : surexploitation, pollution et destruction.

En 2001, son territoire a été partiellement sanctuarisé avec la réalisation d'un parc urbain de 240 hectares, entièrement clos et protégé. Un projet qui permet de plus de faire travailler 70 personnes en permanence.

Depuis lors, les esprits soucieux de développement durable rêvent de revoir une ceinture verte semblable à celle qui bordait Ouaga naguère. La renaissance de cette langue verte serait « un véritable défi au Sahel » selon le directeur du parc, Moustapha Sarr.



Le parc Bangr-Weoogo



Les eaux du Silmandé



L'oasis du Gondwana

Le parc Bangr-Weoogo

Située au nord-ouest de la ville, la forêt du barrage de Ouaga a été classée en 2001. Pour garantir son inviolabilité, les pouvoirs publics ont érigé une clôture de fer forgée de 7,5 km ; la plus grande enceinte de la ville. Le parc Bangr-Weoogo (on prononce Bangré ouéogo) est ainsi devenu un conservatoire urbain de la faune et de la flore naturelles. C'est une oasis de biodiversité unique en son genre. Le site fait également office d'aire de promenade et de détente.

« Nous essayons de revenir aux concepts traditionnels : protéger le sacré et apprendre à se servir de la nature de façon durable », explique Moustapha Sarr, le directeur du parc Bangr-Weoogo.

« Nos forêts sont sujettes à plusieurs agressions liées à la pauvreté puisque tout se vend : le bois de chauffe, les plantes médicinales et les animaux sauvages pour répondre aux besoins alimentaires », poursuit M. Sarr. « Si on implique les populations dans la protection de l'environnement, à commencer par les riverains, on doit aussi leur donner les moyens d'en profiter », conclut-il.



Un des projets favoris de M. Sarr est la « résurrection » des arbres morts du parc grâce à des sculptures réalisées à même le tronc enraciné. Ces oeuvres de Grégoire Sawadogo sont devenues si populaires que plusieurs d'entre elles ont été commandées pour orner la ville.



Le parc a été baptisée « Bangr-Weoogo », ce qui signifie en langue moré « Forêt du savoir ». Ce nom fait référence à l'époque où la forêt, qui appartenait à l'empereur moaga, était un lieu sacré dédié au culte des Ancêtres et aux rites d'initiation des adolescents. Une époque où la tradition enseignait la notion de « garder le plus longtemps possible » les ressources du milieu naturel.



Guérisseurs traditionnels, guides, artistes et jeunes entrepreneurs peuvent profiter du parc et en tirer des revenus en s'acquittant du droit d'entrée pour la modeste somme de 100 francs CFA (20 centimes d'euros).

Moyennant une autorisation, certains collectent de l'herbe et d'autres plantes sur des périmètres délimités. Ils revendent le produit de cette cueillette comme fourrage pour le bétail de la capitale. Par la même occasion ils participent à l'entretien du sous-bois.



Les coupes sauvages de bois sont interdites. De nombreux gardiens y veillent et l'accès au site n'est autorisé qu'entre 6h00 et 18h00, de l'aube au crépuscule. Le soleil aussi est un douanier vigilant.



Le jardin botanique du parc est riche de 95 espèces locales réparties sur 8 hectares. Il accueille également une pépinière.



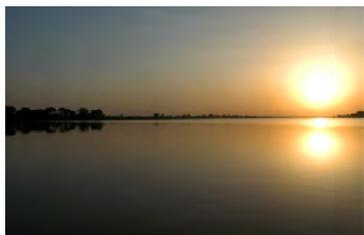
La salle des trophées est l'attraction numéro un du musée du parc.



La hyène qui a féroce appétit est toujours à l'affût dans son enclos du parc zoologique. Elle a pour voisins des tortues terrestres géantes, des varans, des singes et des crocodiles. D'autres animaux, comme les bubales, les waterbucks, les paons, vivent en semi-liberté dans une autre aire du parc.

Les eaux du Silmandé

En période d'hivernage le point de vue donnant sur le barrage n°3 et les frondaisons de l'hôtel Silmandé est majestueux. Le site est certes enchanteur mais il ne faut s'y méprendre. Derrière la carte postale, il y a la dure réalité d'une métropole sahélienne qui joue la pérennité de son approvisionnement en eau.



Avec la mise en service, en 2004, d'une nouvelle station de pompage reliée au barrage de Ziga sur le fleuve Nakambé, Ouagadougou semble avoir gagné la bataille de l'eau.



Les experts prévoient que le barrage distant d'une cinquantaine de kilomètres pourra assurer l'approvisionnement en eau potable de la population pendant 25 ans...



...De quoi éloigner le spectre de la pénurie de 1998 lorsque deux des trois barrages de la ville furent complètement asséchés faute de pluie.



Situé dans un beau cadre verdoyant entre le barrage et la forêt, le Silmandé est un des hôtels les plus luxueux de la capitale.



Le nom de l'hôtel vient des sautes d'humeur du vent que l'on observe régulièrement durant la période sèche et qui forment des tourbillons de poussière.



Comme dans tous les grands hôtels, il est possible pour les Ouagalais de se rafraîchir à la piscine moyennant un droit d'entrée.
« Si l'eau ne vient pas à l'antilope, l'antilope ira jusqu'à l'eau ».



Au soleil couchant, les berges du barrage sont prisées des promeneurs et des sportifs.

L'oasis du Gondwana

Nuit magique au restaurant « Le Gondwana ». Les convives sont reçus dans un cadre exotique inspiré du Sahel et des peuples nomades, tandis qu'un groupe de musiciens pousse de douces mélodies. A table, les visiteurs sont invités à se délecter des saveurs d'une cuisine afro-européenne raffinée dans l'une des trois salles thématiques : maison mauritanienne, maison gourounsi ou tente touareg. Le Gondwana est aussi un lieu de happening et d'expositions artistiques. Tout comme les tableaux, l'ensemble du mobilier artisanal du restaurant est à vendre. Avis donc aux amateurs pris de fièvre acheteuse, vous pourrez repartir avec tables et banquettes si cela vous chante. La seule chose que ne vous cèdera pas Mathias Lafon, le maître des lieux, c'est son établissement !



Les objets artisanaux exposés sont subtilement retravaillés de manière à être toujours adaptés au goût du jour.



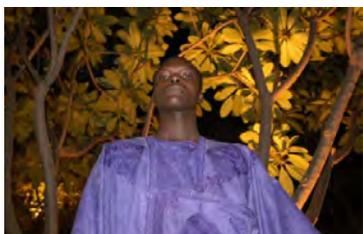
Accrochage des œuvres d'un peintre africain sous la tente touareg - une pièce dont la toiture a nécessité 2 800 peaux de chèvres, soit l'équivalent d'une vingtaine de tentes traditionnelles.



Comme sous la tente touareg, le sol de la maison mauritanienne est fait d'un sable très fin et aplani.



Au centre le jardin...



...où un géant débonnaire prépare le thé à la menthe, symbole de l'hospitalité



Mathias Lafon a ouvert le Gondwana en 2002. Il en a conçu les plans originaux et a en assuré la décoration. Sur ce terrain, il partait avec un avantage certain, puisqu'il s'est investi dans la fabrication et l'exportation d'artisanat local depuis le début des années 90.



Ce passionné d'art a toujours vécu sur le continent noir. Son entreprise fait désormais travailler plus de 300 artisans à travers l'Afrique.

Gounghin



L'avenue Kadiogo qui traverse Gounghin est noire de monde à l'approche du marché. Un policier posté sur un plot parvient à juguler le trafic pour faire traverser la foule des chalands massés de part et d'autre de l'artère.

C'est dans ce grand quartier populaire et multiconfessionnel que s'est implantée la fondation Olorun. La prodigieuse créativité de son collectif de jeunes artistes est en train de donner à Gounghin une renommée internationale.



Le yaar de Gounghin



Visages du marché



Petit Paris



La Fondation Olorun



Filage en douce

Le yaar de Gounghin

Le yaar est un marché de détails. Le lieu idéal pour s'approvisionner en produits frais du terroir. Sur les étals, mangues, bananes, papayes, aubergines, carottes, ignames, patates douces, haricots etc. abondent à profusion.

C'est un concert de couleurs, de senteurs et de vitamines qui s'offre aux sens des clients. Mais attention pour emporter les denrées, il faut préalablement marchander les prix comme il se doit.





Visages du marché

Le marché est ouvert 7 jours sur 7, de 7h00 à 18h00. Il fait vivre tout une foule de petits porteurs. Parmi eux, la confrérie des portefaix travaillent avec des charrettes à bras. Ces hommes peuvent convoier plusieurs quintaux de pondéreux dans un périmètre de cinq kilomètres. Un labeur qui devient harassant quand il s'agit de pousser la charge sous un féroce soleil et au milieu de la circulation et des gaz d'échappements.





Petit Paris

Petit Paris est un quartier résidentiel paisible et verdoyant. Il fut créé sous l'administration française pour héberger les ressortissants de la métropole. Ses vastes demeures pourvues en électricité et en eau courante d'eau lui valurent son surnom.

Petit Paris est demeuré un lieu cosmopolite où l'on retrouve bon nombre d'expatriés et de coopérants. Cette population apporte une pointe d'exotisme que l'on devine à la devanture de certains restaurants.





La Fondation Olorun

Ils sont une trentaine de jeunes créateurs et d'apprentis qui travaillent à temps plein dans les ateliers de la Fondation. Peintres, sculpteurs, ferronniers, designers... Chacun doit trouver un style et une forme d'expression propres de sorte que les pièces produites soient toutes originales.

A Olorun, on ne pratique pas la duplication infinie des modèles. Cette démarche répond à un des objectifs principaux de la Fondation : faire éclore un art authentique, libre et inventif.



Créée en 1995, la Fondation a pour mission d'accueillir des jeunes sans emploi, déscolarisés et de condition modeste. L'objectif est de les aider à trouver leur voie personnelle dans une démarche artistique.



Les artistes abandonnent 10% sur la vente des œuvres et sont ainsi solidaires des frais fixes du centre. Ils ont aussi l'obligation de gérer la vie collective et former un apprenti. En échange, la Fondation leur garantit un petit salaire fixe pour éviter les angoisses des périodes sans commandes.



Olorun, le « dieu créateur » en langue Yoruba veille sur l'inspiration de ses ouailles.



Venus d'horizons divers, les artistes d'Olorun sont tous des autodidactes.



Le travail est exposé sur place dans la boutique-galerie. Ces créations sont aussi régulièrement présentées et vendues dans le monde entier.



Pigments naturels, collages, gravures ou aquarelles, les peintures vibrent d'une rare énergie laissant ainsi place à des rayons de fraîcheur et d'émotions.

Ce faisant, la valeur des peintres d'Olorun a été reconnue par les prestigieuses Revue Noire et Fondation Pollock.



« Ils ont tous eu des vies difficiles, déclare Christophe de Contenson, mais l'art a permis de retourner des situations. »
Christophe de Contenson est l'élément catalyseur de la Fondation. Une aventure humaine qu'il a initiée avec la foi du charbonnier pour la plus grande satisfaction de tous.

Filage en douce

A quelques « six mètres » (pâtés de maisons) de la Fondation Olorun, un groupe de tisserandes s'est installée dans la rue, devant la maison conjugale. Ces femmes s'affairent sur des métiers à pédales sur lesquels elles font courir les navettes de fil à la main.



Abritée du soleil par un auvent, le travail n'en demande pas moins concentration et abnégation ; surtout lorsqu'il y a des motifs à composer. Et en cas d'erreurs, la sanction tombe. Il faut défaire et reprendre sur le métier !



Les bandes de coton tissé font entre 30 à 40 cm de largeur et elles atteignent parfois des dizaines de mètres de long. Au fil des heures, la pierre qui tend les fils à l'extrémité avance lentement vers le métier...



Le tissage est aussi un travail à temps partiel pour les personnes âgées et pour les enfants, sans qu'il perturbe le rythme de la vie de famille.



La place de la Nation



En temps ordinaires, l'esplanade de la place de la Nation est déserte. Nul ne peut s'introduire sur ce périmètre sacré dédié à la geste héroïque du pays.

Pourtant certains jours, la place change radicalement de physionomie. Elle devient alors un immense espace de rassemblement.

On s'y retrouve pour les cortèges de manifestations, les processions ou les mouvements de contestation dont elle est le point de départ ou d'arrivée.

Les musulmans s'y réunissent pour la grande prière de la fin du Ramadan et la fête de l'Aïd.

On y organise également des tournois de lutte traditionnelle opposant toutes les provinces du Burkina. Et il est de coutume, à l'occasion du Fespaco, d'y offrir aux Ouagalais des projections gratuites sur grand écran.

Quels changements et quelle animation !



La nation à sa place



La place de la Nation en 360°



La Maison du Peuple



Le Centre Culturel Français



La résurrection des arbres

La Nation à sa place

« Sur la place d'armes, rien ne bouge. Règne un grand vide solennel. Aucune âme ne peut franchir le cordon continu qui sépare le trafic intense du sanctuaire dédié à la Révolution. Ce fut autrefois l'emplacement du grand marché avant son installation à Rood Woko. Une flamme de béton quasi olympique brûle au sommet d'une colonne de marbre. Une fresque peinte, à la base du monument, montre un militaire, une femme, un paysan, tous une houe à la main, prêts à cultiver la terre du pays, à la faire fructifier. Le ciel est orange et flambe d'espoir. »

Extrait de Ouaga, « Je t'offre ma ville ».



Face au monument, le siège de la BCEAO (Banque centrale des états de l'Afrique de l'Ouest) qui gère la monnaie commune, le franc CFA, créé en 1945.



Au fond de la perspective, la Place des Cinéastes...

... à l'opposé, celle du 2 octobre



La place de la Nation est aussi le point zéro de toutes les distances kilométriques du pays.



La place de la Nation



La Maison du Peuple

Avec ses 3000 places assises, la Maison du Peuple est la plus grande salle de spectacle de la capitale. En attendant que le Palais des sports en construction à Ouaga 2000 ne vienne la surpasser.

Pour l'heure, elle reçoit toujours toutes sortes d'événements d'envergure à caractère sportif, culturel, professionnel... dans un imposant décorum d'inspiration futuriste.





Le Centre Culturel français

Le Centre Culturel Français (CCF) est un lieu de création et d'enseignement. Il dispose d'un théâtre de plein air, d'une salle de cinéma climatisée, d'un vaste hall d'exposition et d'une bibliothèque.

C'est un établissement convivial qui fait partie du paysage ouagalais depuis 1963. Et en 1968-69, il a été partie prenante du lancement du Fespaco (festival panafricain de cinéma).

Il a d'ailleurs été baptisé Centre culturel Georges Méliès, un vrai clin d'oeil à la vocation cinématographique de la ville.

Outre sa mission d'échanges dans le cadre de la francophonie, il mène une politique active de promotion des artistes burkinabè.



Répétition de l'Antigone d'Anouilh sous la direction de Prosper Compaoré.



Une petite pause bien méritée pendant les répétitions.

La compagnie burkinabè « Eclats de Sosaf » travaille une pièce intitulée « L'Aube des renaissances ». Une oeuvre qui explore le passage de la vie à la mort. Elle sera présentée aux Récréatrales 2004.

La joyeuse troupe est composée de quatre comédiens-danseurs, de deux musiciens et d'un scénographe.



Le bar-restaurant est un lieu de rencontres et d'échanges apprécié de la jeunesse. On y vient aussi pour suivre les programmes de TV5. Une façon singulière de s'informer en passant un bon moment.



Les jumeaux Assane et Ousseni Ouattara présentent « Empreintes d'Ancêtres », une exposition de masques et de sculptures qui sont des copies d'objets authentiques.

Seules différences de taille : leurs créations ne sont pas sacralisées, elles ne respectent pas les dimensions réelles et elles sont toujours une subtile réinterprétation des originaux .



Ce travail vise à la fois à faire des objets esthétiquement beaux et à protéger les objets rituels authentiques du pillage.

« Vos savez chez les Lobis, les jumeaux sont considérés comme des génies protecteurs », confie Assane tandis qu'acquiesce Ousseni.



Proche du centre, le monument offert à Ouagadougou par la communauté urbaine de Lyon.



La résurrection des arbres

Devant le Mess des officiers de la place de la Nation, une équipe de sculpteurs a monté un échafaudage autour du tronc mort d'un caïllédrat. Les hommes burinent l'arbre avec application. Ils effectuent en fait une opération de « résurrection » du bois mort. A partir du tronc qu'ils transforment en sculpture, ils donnent une seconde vie à l'arbre.

« L'arbre pour nous est d'une richesse inépuisable et il faut l'immortaliser », déclare Grégoire Sawadogo, le père de ce concept.



L'œuvre en cours au Mess des officiers rend hommage aux Engagements nationaux : soutien à l'agriculture, à l'élevage, à l'emploi...



Grégoire Sawadogo que l'on surnomme « Le résurrecteur » se présente comme un spécialiste des arbres au « coma profond ».

Ce formateur en arts plastiques dirige une vingtaine d'artistes qui réalisent ce type de sculptures à travers la ville : à la clinique des travailleurs, au cinéma Burkina, à la présidence et au parc Bangr-Weoogo.



L'originalité de ces œuvres doit donner un supplément de beauté naturelle à la capitale. Pour que cette beauté dure, les arbres sculptés sont protégés au vernis de marine.



« Au plus profond de l'arbre, se trouve une âme vivifiante et tonifiante... », pense Grégoire Sawadogo.

Autour de la place des Nations-Unies



En fait de place, il s'agit plutôt d'un rond-point orné d'un globe terrestre. Il faut y passer à l'heure de pointe, aux horaires de bureaux, quand des nuées de vélos, de mobylettes et de motos y vrombissent comme des moustiques au bord d'un marigot.

Ne dit-on pas que Ouaga est la seconde ville au monde pour le nombre de deux-roues par d'habitant ?

Une chose est sûre, c'est ce genre de scène typique de la vie locale qui a inspiré le tournage du documentaire « Ouaga deux roues ».

En revanche, l'histoire ne nous dit pas si son réalisateur, Idrissa Ouédraogo, a eu cette idée directement en sortant du Festival de cinéma (Fespaco) qui se tient près de la place.



La pépinière des artisans



La capitale du cinéma africain



Les jardins des délices



Panoramique sur la place des Nations-Unies



Le musée de la Musique



Live au Zaka

La pépinière des artisans

A deux pas de la place des Nations-Unies se trouve le Centre National d'Artisanat d'Art (CNAA). Dans la cour, tout le monde s'active sans précipitation, le geste sûr. Les sculpteurs sur bois cotoient les bronziers, les batikiers, les créateurs de tissus bogolan, les facteurs de djembé et de balafons... Tous travaillent au coude à coude et en bonne intelligence, unis qu'ils sont par l'amour de la belle ouvrage.



Les jeunes créateurs de tableaux sur batik apprennent à maîtriser l'art de poser la cire sur le dessin de la toile, avant de la peindre. L'apprentissage au Centre dure trois ans. Ils sont plus de 1500 à en avoir bénéficié, depuis son ouverture en 1970.



Toujours le souci des finitions...



... Et celui du recyclage. Le pochoir de ce tissu bogolan a été découpé dans une vieille radiographie, explique Issa.



A l'issue de la formation, tout le monde a un métier en poche. Les uns seront artisans de rue et les plus doués, comme Aliou, poursuivront une carrière artistique.



Le Centre assure la promotion et la commercialisation de ses productions à travers les foires et dans sa propre boutique.



Ces métiers artisanaux étaient autrefois exclusivement réservés à des castes particulières. La politique ouverte de recrutement du Centre a permis de dépasser ces barrières traditionnelles.



Situé au sud, sur le boulevard circulaire, le Salon international de l'artisanat de Ouaga (SIAO) se déroule tous les deux ans. Pendant une semaine, des milliers de visiteurs s'y pressent pour découvrir les créations d'artisans venus des quatre coins du pays et du monde entier.

La capitale du cinéma africain



Le Burkina a pris très vite une place prépondérante dans l'histoire du cinéma, grâce à la création, en 1969, du Fespaco (Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou).

L'idée est partie d'un petit groupe de cinéphiles, burkinabè et français, conduit par Claude Prieux, alors directeur du centre culturel franco-voltaïque. Leur objectif était de promouvoir la production africaine qui était absente des écrans et quasi inconnue du grand public.

L'ascension du Fespaco a été vertigineuse puisque pour son trentième anniversaire, en 1999, la compétition a réuni 107 films avec une fréquentation du public estimée à plus de 400 000 personnes. On était à des années-lumière des 10 000 spectateurs et des 24 films de la première édition.

Le Fespaco s'est donc imposé comme le rendez-vous incontournable des passionnés du 7^e art africain.

Depuis 1972, il se déroule tous les deux ans et met en compétition des courts et des longs métrages africains, des films de la diaspora et des téléfilms. Une programmation qui fait le régal du public amateur et des professionnels du secteur.

A chaque session, les meilleures oeuvres et les meilleurs interprètes sont récompensés d'un trophée baptisé l'Étalon de Yennenga.



Repérage des lieux

Repérage des lieux

Au gré des avenues et des places, le promeneur attentif découvre les monuments et les lieux dédiés au 7^e art : siège du Fespaco, place des Cinéastes, cinémathèque, Télévision nationale, hôtel Indépendance, Centre culturel Georges Méliès, ciné Neerwaya, ciné Burkina, ciné Oubri, ciné Rialé...

Autant de signes d'une présence, autant d'hommages aux créateurs.



Au sortir du Fespaco, la vendeuse de beignets se réjouit à l'idée de la prochaine édition du festival



Yves Ollivier, directeur du Centre culturel français, dans la salle de cinéma le Petit Méliès. La salle du Grand Méliès est elle à ciel ouvert.



Le cinéma Neerwaya

Le cinéma Neerwaya ... en attendant le client.



Les jardins des délices

Plusieurs jardins bordent la place qu'ils contribuent à rendre plus coquette et plus respirable. Ces espaces verts abritent des aires de repos, des jeux pour enfants, des buvettes et surtout de succulents restaurants. Poulet Yassa, Capitaine braisé, porc au four, brochettes de boeuf, pintades, alloko (bananes plantins frites)... et même pizza et frites sont au menu. A l'inverse des villageois, les citadins sont volontiers de véritables carnivores.



L'incontournable poulet grillé.



Ces drôles de théières en plastique servent à se rincer les mains en début et en fin de repas. Traditionnellement les aliments se mangent avec les doigts, de la main droite plus exactement.



Le Capitaine en majesté.



L'équipe du restaurant "Le Verdoyant"





La place des Nations-Unies



Le musée de la Musique

A quelques roulements de tambours de la place des Nations-Unies, un curieux bâtiment aux multiples dômes est dédié à la conservation des instruments traditionnels.

Ce musée unique en son genre sur le continent possède une centaine de pièces. Elles ont été patiemment collectées à travers le pays. Chacune appartient à un groupe ethnique particulier et fait partie intégrante de son mode de vie et de sa culture.

Bendré, balan, gienguila, kora, rabingo, tamani... sont des noms exotiques à l'oreille du profane. Ils sonnent comme une invitation au voyage.



« Le village où il n'y a pas de musicien n'est pas un endroit où l'homme puisse rester », dit un proverbe burkinabè.



Le musée de la Musique a été construit dans un style soudano-sahélien en privilégiant l'utilisation de matériaux locaux.



Ces instruments proviennent de 35 ethnies sur la soixantaine que compte le pays. Il a fallu préserver ce patrimoine car les savoir-faire et les secrets de fabrication qui ne se transmettent plus se perdent irrémédiablement.





Live au Zaka

Ce soir, le groupe de percussionnistes Zeems Taaba, joue au Zaka. L'air s'électrise aux sons des djembés, des balafons et du doum-doum. Les morceaux s'enchaînent et au fil de l'inspiration, les instruments s'appellent et dialoguent.

Un état de transe est atteint. Une jeune danseuse saute sur la scène et épouse la rythmique de tout son corps. Elle sort. Un garçon longiligne lui succède qui décompose ses mouvements, donnant l'illusion de voler sur le fleuve sonore. Les spectateurs attablés sur les gradins donnent la claque et reprennent un verre.





Avenue Dr Kwamé N'Krumah



Un Ouagalais qui aurait quitté sa ville il y a dix ans aurait bien du mal à la reconnaître aujourd'hui.

L'avenue N'Krumah est la vitrine de ses mutations. Ses nouveaux immeubles plus hauts à chaque fois de quelques étages sont le baromètre de cette poussée de fièvre.

Le long de cette deux fois deux voies qui relie la place des Nations-Unies à l'aéroport, on ne compte plus les grands hôtels, les banques, les sièges de compagnies et autres boîtes de nuit qui sortent comme des champignons.

La nuit, l'avenue N'krumah devient le royaume des noctambules, un passage obligé avant l'aube. Les abords des clubs et des discothèques sont pris d'assaut par des monstres motorisés rutilants. Sur les trottoirs les sapeurs sont en représentation tandis qu'à l'intérieur, les flambeurs jouent et les danseurs dansent.



Une artère en plein essor



Nuit de fête



TV5 comme à la maison



Un centre en mouvement



Monique Ilboudo : une vision de la ville

Une artère en plein essor

Au milieu des années 90, l'avenue N'Krumah était en pleine rénovation. Selon la saison, elle devenait soit boueuse, soit poussiéreuse. Quel contraste avec la grande artère actuelle hérissée d'immeubles luxueux !



L'axe des capitaux : la Bank of Africa ...



... la Banque commerciale du Burkina ...



... le boulevard des grands hôtels ...



... et des entreprises.

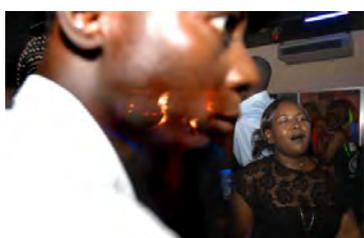




Nuit de fête

« Ouaga by night, c'est quelque chose ! Le centre-ville renvoie ses occupants du jour trop tristes pour la nuit. [...] Pour goûter mes nuits chaudes, il y a les night-clubs. Sur Kwame N'krumah, vous avez le choix entre le New Jack et le Jimmy's. Too hot ? Le Rim ou le Privé feront peut-être votre bonheur ? [...] Vous danserez jusqu'à l'aube aux rythmes entraînants de l'orchestre maison. Une ville ne dort jamais tout à fait. Moi non plus. Les amoureux de la nuit trouveront toujours un coin de ville animé. »

Extrait de « Appelez-moi Ouaga », de Monique Ilboudo.





TV5 comme à la maison

La Maison TV5 sur N'Krumah est un lieu de rendez-vous très prisé. « Quand on veut vivre de manière conviviale l'actualité, c'est à TV5 ; sitôt qu'il y a de grands événements médiatiques, ça ne désemplit pas », témoigne Paul Ismaël Ouédraogo, père fondateur des Maisons TV5.

Un engouement populaire qui devient carrément délirant les soirs de match de football. Les uns commentent, les autres encouragent. Le public vibre et applaudit. Dans la liesse du but libérateur, certains voudraient même embrasser l'écran. L'affluence est telle que non seulement les places assises sont prises d'assaut, mais la foule des spectateurs massée sur les pourtours finit souvent par envahir la chaussée. Le spectacle est aussi dans la rue.



Les convives attablés s'offrent un pot ou une petite collation en suivant le programme télé.



Ce soir-là, l'affluence est moyenne pour ce match de poule de la Coupe d'Europe des champions. La saison ne fait que commencer, il y a encore largement le temps de faire le plein d'émotions footballistiques.



Les amateurs de poulet TV5 et autres brochettes de poissons façon TV5 sont servis.



La foule des curieux...



...et des petits marchands...



... partage un moment de télévision avec les consommateurs.



Jusqu'à deux, trois heures du matin, le service de la buvette et la restauration sont assurés. Ce qui permet de faire travailler une quinzaine de personnes.

Un centre en mouvement

Il n'y a pas que l'avenue N'Krumah qui change. Ouaga a passé la barre du million d'habitants. Le centre-ville menace d'engorgement et traîne avec lui son lot quotidien de bouchons et de pollution. Ces nuisances portent préjudice à la qualité de l'accueil d'une ville de plus en plus spécialisée dans l'organisation d'événements internationaux.

Pour tenter de résoudre ces problèmes deux grands chantiers d'urbanisme ont été mis en branle :

- Le projet Zaca (Zone d'Activités Commerciales et Administratives) qui vise à démolir les constructions insalubres du centre-ville sur une zone de 200 hectares. Objectif annoncé : reconstruire, réaménager et embellir le tissu urbain.
- Ouaga 2000, la « capitale bis », voulue par le chef de l'État Blaise Compaoré, à cinq kilomètres au sud de Ouagadougou. Un projet qui prend forme petit à petit : nouvelle présidence de la République, villas luxueuses, centre de conférences, hôtel cinq étoiles...

Résultat, la capitale du Pays des hommes intègres est en chantier.



Les équipes de construction se relayent en permanence sur le chantier du gigantesque complexe hôtelier de Ouaga 2000.



Le complexe hôtelier al-Fateh, un cinq étoiles construit grâce à des capitaux libyens, va surclasser tous ses concurrents.



Les chantiers se succèdent et les bâtiments de grand standing sortent de terre.



On érige également le Monument aux Martyrs qui culminera à 50 mètres de hauteur.



Son architecture s'inspire de la forme de deux Calebasses soutenues par quatre piliers. L'une est renversée à la base de l'édifice. Elle symbolise la sépulture des héros. L'autre, en hauteur et en position normale, est le signe de fraternité et de paix des Burkinabè.



Le futur Palais des sports a déjà reçu son dôme, mais pas encore sa couverture.



« Quand le bâtiment va, tout va », et ce ne sont pas les heureux propriétaires de ces superbes villas qui diront le contraire.

Monique Ilboudo : « Il y a une vision de la ville »

Monique Ilboudo est une femme engagée dans la vie de la cité. Côté cour, elle est ministre de la Promotion des Droits humains et professeur de droit. Elle a été auparavant journaliste-chroniqueuse à L'Observateur Paalga où elle animait la rubrique « Féminin pluriel ».

Côté jardin, elle fut la pionnière du roman féminin avec la publication du Mal de peau.



Ouagalaise de naissance et de cœur, Monique Ilboudo a croqué avec brio sa ville dans une nouvelle intitulée : Appelez-moi Ouaga. Entretien avec un témoin privilégié des mutations en cours.

Votre parcours personnel et vos fonctions vous ont amené à séjourner et à voyager sur tous les continents. Avec ce recul, comment percevez-vous Ouagadougou ?

Je me dis que c'est peut-être comme une maison qui de l'extérieur ne paye pas de mine : quand on passe, il n'y a rien a priori qui vous attire dedans. Mais une fois que vous y êtes entré, vous découvrez qu'il y a des richesses humaines et des choses insoupçonnées. Ouaga, c'est un endroit qui vous fait reconnaître plus sa ville.

C'est vrai, la ville change d'aspect. Il existe une volonté de bâtir, de construire. Avec Ouaga 2000 et le projet Zaca, une nouvelle ville est vraiment en train de naître. Ce qui est important, c'est qu'il y a une vraie vision de la ville dans laquelle nous voulons vivre dans les années à venir.

L'esprit de ces changements vient de la période révolutionnaire, entre 1983 et 1987, quand on s'est dit qu'on ne pouvait pas laisser croître la capitale sans un plan de développement et d'urbanisme.

Dès cette époque, on a fait déguerpir des gens du centre de Ouaga et on a imposé que les nouveaux quartiers soient aux opérations scolaires.

Résultat, il n'y a pas à proprement parler de bidonvilles à Ouaga parce que toutes les habitations sont construites en dur. Ouaga se spécialise dans les services. Notre université qui fonctionne bien attire des étudiants de toute la sous-région. Ouaga se spécialise aussi dans l'organisation de grands événements culturels comme le Fespaco, le Siao ou la Semaine nationale de la culture.

De même, les sommets internationaux sont des opportunités de financement pour certains travaux d'infrastructures onéreux tels que les axes routiers, les édifices publics. C'est d'ailleurs à partir des installations héritées du sommet France-Afrique de 1996 que le projet de Ouaga 2000 a pris corps.

Les Ouagalaises que l'on voit sur leur deux roues ont l'air très indépendantes. Les citadines ont-elles plus de chances d'émancipation qu'à la campagne ?

En fait, pour bien faire preuve d'inventivité. Pendant la révolution, un slogan disait : « Libère ton genre ! » C'est pas plus facile. Certes, les Ouagalaises sont très dynamiques et très actives. Des le matin, vous voyez des femmes ramener des fruits et des légumes de la périphérie pour les vendre en ville.

En termes d'opportunités, c'est une grande ville donc il y a plus de choses à faire.

Comme elles sont peu scolarisées, beaucoup s'en sortent grâce aux petits commerces. Tant qu'il s'agit de chercher des revenus supplémentaires, la plupart des maris laissent faire.

En ce qui concerne les réformes prioritaires ? Les femmes n'ont plus la quiétude du village et elles n'ont pas accès aux véritables avantages de la ville. Surtout dans les zones non bâties, il y a tellement de choses à faire. Ouaga est un vaste chantier. Il faudrait arriver à scolariser tous les enfants et leur donner l'accès aux soins de santé précoces.

Quel lieu vous tient particulièrement à cœur ?

J'aime aller marcher au bois de Bangr Weoogo, « la forêt du savoir », l'ex bois de Boulogne.

J'imagine aussi un lieu qui n'existe pas encore et qui serait une sorte de café littéraire où il y aurait des lectures publiques. C'est un souhait mais qui sait, de rêve il deviendra peut-être réalité.



Comment voyez-vous Ouaga dans dix ans ?

Dans dix ans, je vois Ouaga en deux parties. Je vois une vieille ville qui est la partie actuellement très habitée et puis la nouvelle ville qui serait Ouaga 2000 avec les administrations. Pour les commerces, il me semble qu'il resteront plutôt dans la vieille ville.

Donc ce sera une ville mieux aménagée, plus assainie et où les gens seront, je l'espère, plus heureux.

Quartiers nord



Le périple dans les quartiers nord débute par un arrêt en gare de Ouaga et un tour sur la place Naba Kom. Il se poursuit vers les fameux ateliers des bronziers et s'achève sur les rives maraîchères du barrage numéro 2.

Cette zone correspond aux secteurs administratifs 11 et 12 selon le découpage instauré par la révolution sankariste, au milieu des années 80. Mais les Ouagalais ont gardé l'habitude d'employer les noms des quartiers traditionnels :

- Ouidi – « cheval » en moré – est dans le secteur 11. C'est le quartier du Ouidi Naba, le chef de la cavalerie de l'empereur des Mossés, le Mogho Naba.
- Larlé, dans le secteur 11 également, est dirigé par le Larlé Naba, le ministre de la guerre du Mogho Naba.
- Niogsin, secteur 12, est le berceau historique des artisans du bronze.
- Dapoya, secteur 12, est l'ancien quartier des captifs affranchis.



La gare de Ouaga



Les bronziers de Napam Beogo



La campagne à la ville



Panoramique sur le Canal

La gare de Ouaga

Le train a toujours joué un rôle déterminant dans le développement de Ouaga. L'arrivée de la ligne d'Abidjan en 1954 a désenclavé la ville en lui donnant accès au grand port de commerce de la Côte d'Ivoire.

A l'indépendance, en 1960, ce changement s'est derechef accéléré lorsqu'il a fallu construire les équipements administratifs et politiques de la nouvelle capitale du pays (qui s'appelait encore la Haute-Volta).

Depuis l'implantation du chemin de fer, la population a quasiment doublé tous les dix ans, passant de 30 000 habitants dans les années 50 à près d'un million au début du XXI^e siècle.



Au sortir de la gare, sur la place Naba Kom, le voyageur est accueilli par la statue géante d'une femme mossé. Elle lui fait l'offrande de l'eau en signe de bienvenue, comme il est de coutume en pays mossé.

Dans laalebasse, la femme sert le zom-kom au visiteur. Ce breuvage est composé de farine de mil diluée dans de l'eau sucrée ou du jus de tamarin, et parfois additionné de miel. C'est la boisson de l'hospitalité.



C'est jour de départ d'un train de voyageurs pour Abidjan. Les abords de la gare gagnent en animation.



Le moment est propice pour faire les dernières emplettes et prendre des provisions, le voyage sera long.



Dans le hall de gare, des villageoises arrivées la veille en famille attendent l'arrivée à quai du train.



Tandis qu'un groupe de jeunes hommes venus accompagner un parent discutent.

Trois trains partent chaque semaine vers la capitale ivoirienne via Bobo-Dioulasso.
Pas question de rater le départ.



Les bronziers de Napam-Beogo

Les jeunes apprentis de l'atelier Napam-Beogo, situé dans le quartier de Ouidi, se perfectionnent au travail du bronze à cire perdue. Un art dans lequel excellent les bronziers burkinabè.

Napam-Beogo, c'est « L'espoir de demain » en langue moré. Signe particulier, ce centre associatif accueille et forme une vingtaine de jeunes handicapés ou en difficulté aux métiers de l'artisanat local : batikiers, tisserands, sculpteurs et bronziers.

Cette réinsertion sociale par le travail permet de rémunérer les formateurs et les apprentis à la tâche. Elle offre le couvert et divers avantages comme des micro-crédits, du prêt de matériel, du soutien scolaire...

Le site de l'association Napam Beogo :
www.membres.lycos.fr/napambeogo/newpage.html

Informations :
ouagart.port5.com/htm/projets.htm



Visite guidée de la fonte du bronze avec le dynamique président du centre Napam-Beogo, Lassané Ouédraogo. Toutes les opérations sont réalisées en plein air dans la cour de la fonderie.



Etape numéro 1 : on effectue le modelage à la cire des pièces ou des statuettes que l'on veut fabriquer.



Etape numéro 2 : les figurines de cire ont été enduites d'un mélange d'argile et de bouse puis séchées. Deux petits trous ont été aménagés dans l'argile.

Etape numéro 3 : les objets sont alors placés à proximité d'une source de chaleur. Pendant cette opération, on récupère dans un récipient la cire liquide qui s'écoule par les trous.

Au final, on obtient dans l'argile cuite des formes en creux très solides dans lesquelles le bronze va pouvoir être coulé.



Etape numéro 4 : on surveille la fusion de l'étain et du zinc qui va donner le bronze.

Ces métaux ont été récupérés dans des moteurs cassés, du câble électrique, des poignées de portes... Un travail austère et harassant effectué par des petits ferrailleurs.



Etape numéro 5 : le métal arrive en fusion entre 1000 et 1200°. Il est aussitôt coulé dans l'argile.



Etape numéro 6 : les formes emprisonnant le métal sont aspergées pour accélérer le refroidissement.



Etape numéro 7 : on dégage la pièce de métal de son enveloppe d'argile à petits coups de marteau.

Si la pièce à réaliser est de grande taille, on l'effectue en plusieurs parties qui seront soudées entre elles.

Puis, dans tous les cas, commence un travail long et fastidieux. Il s'agit d'ébarber et de peaufiner la pièce à la lime pour faire disparaître les soudures et les petits défauts. Enfin on effectue le polissage.

La campagne à la ville

Sur les rives du barrage numéro deux se succèdent les jardins irrigués, plantés de salades, de choux de carottes... Ces cultures maraîchères fournissent la capitale en produits frais.

Les retenues ont été créées artificiellement pour assainir les marigots qui entouraient le nord et l'ouest de la ville. Elles alimentent en eau les citadins et l'agriculture urbaine qui est encore très développée à la périphérie de la capitale. Et pour cause, Ouaga englobe dix-sept villages où l'agriculture et l'élevage sont des activités dominantes !





Le bac de Tanghin



Ouagabondages



Envie de brousse, soif de découvertes et de rencontres dans le pays profond ? Quitter la ville, c'est d'abord sortir du goudron pour s'aventurer sur la piste de latérite rouge. C'est aussi affronter la poussière et le vent capricieux du grand plateau sahélien.

Dans un pays rural à plus de 80 %, on ne se sent jamais vraiment seul au bord de la route. Il y a toujours, de loin en loin, une petite colonne d'âniers qui transporte des marchandises en vrac, un cycliste croulant sous le fardeau de sa charge ou des enfants qui s'égayent dans la nature.

Partout les vastes étendues de savane du paysage sont parsemées de petits hameaux en banco et de champs de mil ou d'arachide.

Au bout du périple, les uns vont retrouver le village et les parents - la matrice originelle de la société burkinabè. Les autres, citadins en goguette, étudiants ou touristes nomades seront les visiteurs d'un jour de l'un des deux merveilleux sites culturels de la région : le parc de Loango et le Musée de Manéga.



Le parc de Loango



La gare routière



Etoile de coton ...



...la fibre dans l'âme



La route de Manéga

Le parc de Loango



Cap sur le parc de sculptures de Loango situé à une trentaine de kilomètres de la capitale. Au milieu d'un décor minéral chaotique, le visiteur découvre ébahi une série d'œuvres taillées dans le granit. Elles ont été réalisées à même un réseau de roches qui affleurent et elles sont le fruit de l'imagination d'artistes sculpteurs et plasticiens venus du monde entier.

Ce vaste chantier en perpétuelle évolution a pour maître de cérémonie un artiste de grande renommée en la personne de Ky Siriki.

C'est lui qui a eu l'idée originale d'organiser en 1989 une rencontre internationale destinée à échanger les savoir-faire et les expériences en matière de sculpture. Fort du soutien actif du Ministère de la culture et du succès renouvelé des éditions suivantes, les organisateurs ont décidé de donner une périodicité biennale à cette manifestation artistique majeure.



Le jardin aux sculptures



Ky s'expose ?



Panoramique avec Ky Siriki



Panoramique sur le parc de Loango

Le jardin aux sculptures

En préliminaire à l'ouverture d'une session de sculptures, le groupe d'une vingtaine d'artistes conviés à Loango doit se désigner un chef. Celui-ci sera l'interlocuteur privilégié du chef de village mossé voisin. A cette occasion, les villageois organisent une fête pour accueillir les nouveaux hôtes et le chef local leur offre des poulets, voire un mouton, en signe de bienvenue. Une cérémonie animiste précède également la mise en œuvre du chantier car il faut conjurer le désordre que celui-ci va engendrer dans la Nature.



Le parc de sculptures de Loango est une sorte d'exposition à ciel ouvert qui évolue au fil du temps. Avec son cadre changeant au gré des saisons et de la course du soleil, il permet à chaque visiteur-arpenteur de faire un parcours aléatoire et poétique.



A Loango, les thèmes, les techniques sont libres...



... on peut même ajouter du bois, du bronze ou tout autre matériau pourvu qu'en fin de session une oeuvre soit livrée.



Chacun travaille à son rythme, de préférence tôt le matin avant que le granit ne réfracte trop fort la chaleur du soleil.



Les villageois voisins mossé ont été subjugués de voir sortir ces formes de la roche.



Ky s'expose ?

Ky Siriki est le démiurge du parc de Loango. L'idée d'une rencontre entre artistes de tous horizons, l'idée de confronter leurs techniques, leurs sensibilités, c'est au fond sa propre marque de fabrique.

N'est-il pas lui-même détenteur d'un double bagage africain et occidental dont il tire la force de son inspiration ? Lui qui a été formé aux beaux-arts à Abidjan et à Pietrasanta en Italie, lui qui dit s'être beaucoup inspiré de la statuaire Lobi et de la forme des baobabs ?



Entre deux symposiums de sculptures, Siriki réalise à Loango une partie de ses créations comme la tête de ce bronze monumental qu'il s'apprête à couler.



On doit à Siriki certaines des sculptures monumentales de la capitale dont la Princesse Yennenga et la Bataille du Rail. Ce bronze, réalisé avec Ali Nikema, immortalise la construction de la ligne Ouaga-Kaya dans un élan révolutionnaire du peuple, en 84-85.



En juin 2000 était inaugurée la Porte du XXI^e siècle, trois grandes stèles en granit et en bronze retraçant l'évolution de l'Homme.



Le site artistique possède un charme indéniable qui attire de nombreux visiteurs. Après la visite, on peut se rafraîchir et même pique-niquer au calme sous la tonnelle de la buvette.



A Loango, Siriki aimerait simplement que quelqu'un puisse suivre ses traces après lui.

Le parc de Loango en 360° avec son fondateur Ky Siriki





Panoramique sur le parc de Loango



La gare routière

Des dizaines et des dizaines de minibus partent quotidiennement de la gare routière, située sur la route de Léo. Ils desservent toutes les grandes villes du pays comme les destinations transfrontalières vers le Ghana, le Togo, la Côte d'Ivoire...



Avec leur capacité de 18 places - 17 passagers plus le chauffeur – et leur robuste galerie à bagages, les minibus ont détrôné les taxis-brousse sur les lignes à grandes distances.



On y charge des vélos, une spécialité burkinabè.



On y empile les provisions, les marchandises et les animaux.



Tout le monde arrive à se faire une petite place.



La gare routière fait travailler des petits porteurs, des rabatteurs qui attirent les clients vers leur compagnie.



Bien qu'ils soient jeunes pour la plupart, les chauffeurs ont eux-mêmes des apprentis.



Etoile de coton ...

Etoile de coton est un centre artisanal où une quarantaine de femmes filent, tissent, teignent et brodent le coton.

Cet atelier coopératif est situé en brousse à Ponsomtenga, à 15 km au sud de Ouaga.

L'objectif de ce groupement est de favoriser l'émancipation de ces femmes en leur assurant un revenu régulier et un accès à l'éducation.





La fibre dans l'âme

Le matériel de base est le coton cultivé au Burkina, dans la région de Bobo-Dioulasso. Les femmes du village de Ponsomtenga le transforment manuellement et parviennent à force de patience et d'habileté à faire des merveilles avec leur métier à tisser.

Elles confectionnent des tissus d'habillement, d'ameublement, des textiles dont les dessins et les motifs sont largement inspirés de la tradition africaine.

Ces pièces sont présentées sur place dans une petite boutique ouverte du mardi au samedi de 9h à 17h et le dimanche de 9h à 12h.





La route de Manéga

La route qui mène à Manéga est peu ou prou un chemin initiatique. Il y a d'abord une cinquantaine de kilomètres de piste à avaler, cahin-caha. Au bout du périple s'ouvrent les portes du Musée fondé par Maître Pacere, avocat défenseur des Droits de l'Homme, dont le père était chef coutumier de Manéga.

Le site regroupe une dizaine de milliers d'objets anciens, dont bon nombre ont été sacralisés pour officier dans les cérémonies animistes.

Moment de mystère, pour franchir le seuil du Pavillon de la mort, le visiteur doit se plier à un rituel singulier : « Tous les objets ici relèvent des rites des morts ; on entre et sort dès lors à reculons, déchaussé, décoiffé, sans fumer, commande systématiquement le guide. Cela renvoie aux prescriptions de la coutume concernant tous les contextes de Mort ; la mort, c'est l'envers de la vie, chez les Mossé. »

De salle en salle, le visiteur va ainsi avancer à la rencontre du monde visible et invisible de l'Afrique profonde : « L'ami qui visite le musée de la Bendrologie devient un élément intégré de l'intelligence en mouvement, où l'homme, pour comprendre doit être muni de trois yeux », énonce Maître Pacere.

Lien :

www.musee-manega.bf/

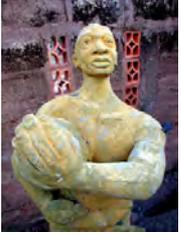


Le musée a été fondé dans l'objectif de servir de sanctuaire aux productions de la culture africaine au sens large du terme (masques, instruments de musique, habitats traditionnels...). Il s'efforce de rechercher et de collecter les objets et les savoirs pour retenir la culture du pays dans le pays. Une façon éclairée de lutter contre le pillage de cette culture traditionnelle, contre l'exportation de ses productions qui sont la mémoire vivante et le ciment social de nombreux groupes ethniques.



Le musée de Manéga est aussi appelé musée de la Bendrologie, terme qui se réfère au bendré un instrument de percussion sacré chargé de rappeler les hauts faits des dynasties et des vertus du peuple moaga. Il existe donc un véritable langage pour cette instrument de musique qui est connu des initiés.







Ressources

Guides touristiques

Mairie de Ouagadougou. A consulter notamment la présentation historique et géographique de la ville accompagnée d'un plan en ligne et d'informations pratiques.

www.mairie-ouaga.bf/

Le site du Ministère de la Culture, des Arts et du Tourisme du Burkina Faso. A souligner une partie magazine et un répertoire de liens très riches.

www.culture.gov.bf/

Le site de l'Université de Ouagadougou : les cursus, la vie du campus, etc.

www.univ-ouaga.bf/

Le Centre culturel français (CCF) Georges Méliès : sa mission, ses installations, ses moyens d'action (bibliothèque, salles de spectacle, multimédia, cafétéria...).

www.france-burkina.bf/Cooperation/CCF/Melies/Melies.html

Voir la rubrique « Bouger à Ouaga » sur le site des élèves du Lycée français Saint-Exupéry.

www2.ac-toulouse.fr/lyc-saintex-ouaga/

Généralités

Le site officiel du gouvernement consacre un dossier complet à la découverte du Burkina Faso.

www.primature.gov.bf/burkina/

Le site du Ministère de la promotion de la Femme présente des fiches biographiques sur les femmes les plus entreprenantes du Burkina.

www.undp.bf/Index.htm

Burkina Kibare, un site exemplaire réalisé depuis 1998 par un groupe de jeunes parisiens. Une documentation intelligente, de l'iconographie et des sons de qualité.

perso.club-internet.fr/kibare/homepage.htm

« Le guide pratique du Burkina » en ligne sur le site IZF (Investir en zone franc) est une mine de renseignements pratiques, économiques, historiques et institutionnels.

www.izf.net/izf/Guide/Burkina%20Faso/Default.htm

Un excellent dossier de fond consacré à l'évolution urbaine de Ouagadougou sur le site de l'Institut en Recherches pour le Développement (IRD).

www.mpl.ird.fr/suds-en-ligne/fr/metropol/ouaga/ouaga01.htm#suds

Situation des institutions du Burkina, repères historiques et bibliographie savante sont disponibles sur le site de l'Université Montesquieu de Bordeaux.

www.etat.sciencespobordeaux.fr/institutionnel/burkina.html

abc Burkina : ce site réalisé par un Père blanc propose de nombreuses photos, des contes et des données chiffrées sur le pays.

www.multimania.com/abcburkina/burkina.htm

Arts, culture, artisanat

Incontournable : le site du Ministère de la Culture des Arts et du Tourisme couvre l'actualité culturelle et offre une base de données unique sur le monde des arts au Burkina.

www.culture.gov.bf/

Le Fespaco, Festival Panafricain du Cinéma et de la Télévision de Ouagadougou, est la plus grande manifestation cinématographique du continent africain.

www.fespaco.bf/

Le Salon international de Ouagadougou se positionne comme la vitrine de l'artisanat africain. On peut apprécier quelques réalisations dans la galerie virtuelle.

www.siao.bf/

Manéga, le musée de la bendrologie, est riche de trésors et d'enseignements sur les masques traditionnels, les rites funéraires, les arts divinatoires, les tambours rituels...

www.musee-manega.bf/fr/manega/fmanega.htm

Jovial' productions présente le programme annuel de Fêt'arts, festival artistique panafricain (théâtre, musique, arts plastiques...).

www.jovial-prod.com/index.html

Le site de la Sitcom « Kadi jolie » pour tout connaître du tournage de cette série culte et de son équipe.

www.ifrance.com/kadi-jolie/

Site de l'association Ouag'art qui a pour objet le développement par l'art et l'artisanat au Burkina.

ouagart.port5.com/

le site officiel de Dani Kouyaté, homme de culture de la jeune génération africaine, cinéaste, metteur en scène de théâtre, comédien, musicien...en un mot griot de son temps.

www.dani-kouyate.com/

Le site des artisans burkinabè conçu et réalisé par la Chambre de Commerce, d'Industrie et d'Artisanat du Burkina Faso.

www.artisanat-burkina.com/

Presse écrite

Sidwaya, "Voici la vérité" (en langue mooré), quotidien d'information généraliste d'obédience gouvernementale créé en 1984.

www.sidwaya.bf/

L'Observateur Paalga, quotidien créé en 1973 et tiré en moyenne à 7 000 exemplaires. Il est essentiellement consacré à l'actualité nationale et régionale.

www.observateur.bf/

Le Pays, quotidien généraliste indépendant, crée en 1991. Ses éditoriaux incendiaires l'ont rendu populaire.

www.lepays.bf/

Le Journal du Jeudi, premier hebdomadaire satirique burkinabè créé en 1991. Avec ses illustrations et ses articles mordants, « J.J. » n'épargne personne.

www.journaldujeudi.com/

Le Centre national de presse Norbert Zongo a été créé en 1998 pour promouvoir le pluralisme et la liberté de la presse.

www.cnpress-zongo.net/index.htm

L'Evènement a fait du droit à l'information son cheval de bataille. Ce mensuel créé en 2001 propose de bons reportages et son site dispose d'un moteur de recherche performant.

www.cnpress-zongo.net/evnementbf/index.htm

Fasonews net, portail généraliste burkinabè comprenant un annuaire et une revue de presse (rubrique Actualités).

www.fasonews.net/

Francophonie

Ouagadougou 2004 : site officiel du Xème sommet de la Francophonie.

www.francophonie.bf/

« Afrique, mondialisation et francophonie », discours prononcé par le président Blaise Compaoré, le 23 avril 2004, à l'Université Jean Moulin de Lyon.

www.lefaso.net/article.php3?id_article=2028&id_rubrique=48

Le site de l'Agence Intergouvernementale de la Francophonie.

agence.francophonie.org/

Le site de l'Organisation Internationale de la Francophonie

www.francophonie.org/

Le site de l'ambassade de France au Burkina Faso.

www.ambafrance-bf.org/

Divers

Le tour du Faso 2004, site officiel. Présentation de la course, des équipes en lice, du parcours. En bonus, le palmarès des précédentes éditions et plusieurs galeries photos.

www.letour.fr/stf/faso/2004/fr/index.html

Le site de la diaspora burkinabè.

www.burkinabedumonde.org/

Burkina-NTIC : le site dédié aux acteurs des nouvelles technologies et du net au Burkina Faso.

www.burkina-ntic.org/

Edukafaso, association qui favorise la scolarisation des enfants au Burkina Faso.

www.edukafaso.org/

Bibliographie établie par ITINERAIRES

La librairie des voyages

60 rue Saint Honoré, 75001 Paris

tel: 01 42 36 12 63 Fax : 01 42 33 92 00 www.itineraires.com/

Guides

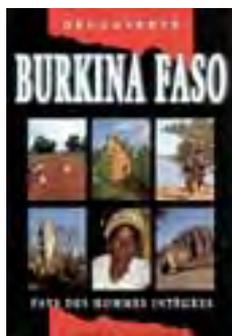


BURKINA FASO / Petit Futé

Niles Ed. de l'Université ed. 2004

Par Fanny Maitrot

La découverte du pays, les cartes de Ouagadougou et des environs, le lexique dioula, une chronologie et un parcours des sites touristiques font entre autres la richesse de ce guide culturel des éditions "Le Petit Futé".



BURKINA FASO, pays des hommes intègres

Guide Olizane ed. 2003 - Par Sylviane Janin

Dans la catégorie des guides culturels, celui-ci amène une description assez complète du pays (géographie, histoire, société, religion, culture et traditions). Les informations purement pratiques sont à étoffer.

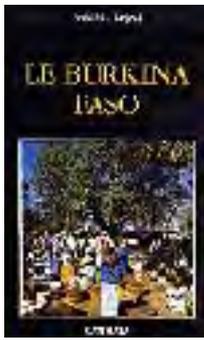
Documentation



LE BURKINA FASO AUJOURD'HUI

Par Jean-Claude Klotchkoff. Ed. du Jaguar 2004.

Un ouvrage généraliste abondamment illustré, qui permet d'aborder la diversité du Burkina, tant sur le plan des ethnies que de la géographie, des arts, de l'économie et de l'histoire.



LE BURKINA FASO

Ed. Karthala 2002 - Par Frédéric Lejeal

Un éclairage intéressant sur l'histoire du pays, analysée dès le XIX^e siècle et jusqu'à nos jours. L'ouvrage aborde également la vie politique ainsi que la place du tourisme dans le fonctionnement du pays.



L'ECOLE DU MANGUIER, un pari, une réussite au Burkina Faso

Ed. l'Harmattan 1995 - Par Paulette Abadie-Douce.

Le témoignage d'une enseignante retraitée qui participa durant 7 années à un projet d'école consacrée aux exclus du système scolaire. Les enfants sont intégrés à une troupe de percussionnistes et de danseurs. L'auteure rend compte de la vie quotidienne du village.



BURKINA FASO

Collection Atlas de l'Afrique ed. du Jaguar 2001

Une approche très complète et didactique, cartes à l'appui.

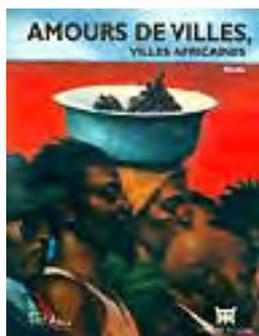


Ouagadougou - "Je t'offre ma ville"

Ed. La passe du vent - Par Loude et Nemo.

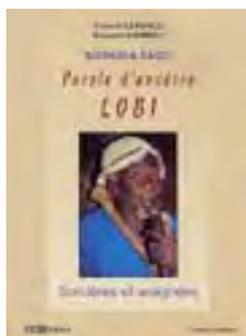
Vingt-cinq reportages réalisés par l'écrivain Jean-Yves Loude et le plasticien Nemo, assistés par 140 adolescents du quartier de Tanghin pour offrir Ouaga au monde. Regard décalé et traitement visuel original font la valeur de l'ouvrage.

Littérature



AMOURS DE VILLES, villes africaines

Ed. Dapper 2001 - Récits recueillis par Nocky Djedanoum. Les villes africaines vues par des écrivains contemporains qui y vivent, avec notamment "Appelez-moi Ouaga" par Monique Ilboudo. Une manière d'exprimer "l'âme toute entière de leur ville de coeur".



PAROLE D'ANCETRE LOBI, sorcières et araignées

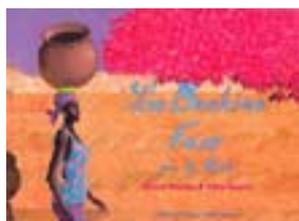
Ed. Anako 1999 - Recueillie par Patrick Kersalé et Biwanté Kambou - accompagné d'un CD audio. La littérature collectée ici, auprès des hommes et des femmes de savoir, nous dépeint divers traits de la société lobi en particulier, par extension de l'Afrique occidentale ou plus largement encore de l'Afrique noire. Les récits d'animaux, dans lesquels l'araignée, le lièvre et l'hyène tiennent une place prépondérante, nous renseignent sur la morale et ont une grande pertinence pédagogique.



LES DEUX MARIS

Ed. Moreux 2001 - Par Adiza Sanoussi.
Récit d'une femme possédée par l'esprit de son ancien mari, décédé, et qui n'arrive pas à retenir les hommes avec lesquels elle tente de refaire une autre vie, tout simplement parce que l'esprit ne choisit pas le moment pour faire une apparition...

Carnets de voyage



LE BURKINA FASO PAR LA ROUTE

Ed. l'Oiseau Porte-Plume 2004 - Par Samuel Chardon (graphisme) et Céline Roussel (textes).

Un voyage entrepris en famille et en camion-maison en 2002 pendant 3 mois. Un récit fait de précision, d'humour et de couleurs.



BURKINA FASO

Ed. Presses de la Renaissance 2003 - Par Anne Steinlein.

L'auteur raconte deux voyages au Burkina Faso, sa découverte d'un pays plein de mystères et sa rencontre avec la culture et le mode de vie de ses habitants. Son carnet de voyage est illustré de collages, d'aquarelles et de montages photographiques inspirés par son séjour.